ecricome

CONCOURS D'ADMISSION 2025

10

prépa

Résumé de texte

Série ECG

Jeudi 17 avril 2025 de 14h00 à 16h00
Durée : 2 heures

Candidats bénéficiant de la mesure « Tiers-temps » :
14h20 - 17h00

Consultez les consignes de l'épreuve en page 4.

INSTRUCTIONS

Tous les feuillets doivent être identifiables et numérotés par le candidat.

Aucun document n'est permis. Le jury tiendra compte de la correction et de l'orthographe.

Conformément au règlement du concours, l'usage d'appareils communicants ou connectés est formellement interdit durant l'épreuve.

Ce document est la propriété d'ECRICOME, le candidat est autorisé à le conserver à l'issue de l'épreuve.

Le concours ECRICOME PRÉPA est une marque déposée. Toute reproduction du sujet est interdite. Copyright ©ECRICOME - Tous droits réservés

Tournez la page s.v.p.

Dans les sociétés modernes, prédation et empathie sont regardées comme des comportements opposés et incompatibles. D'un côté, nous voyons des chasseurs, des bouchers, des carnivores, de l'autre des défenseurs des animaux, des végans, et leur opposition est frontale. Mais il est clair que cette séparation est une invention récente des modernes qui ne saurait être étendue à l'ensemble de l'humanité. Au contraire, l'empathie est intégrée intimement dans les modes de vie et les ritualités des petites sociétés de collecteurs.

En fait, l'empathie n'est pas en contradiction avec la prédation humaine, elle en est une composante fondamentale. C'est précisément parce qu'il est dépourvu des armes anatomiques des grands prédateurs que l'humain a eu recours aux armes cognitives de l'empathie pour chasser. Rousseau déjà, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes,* avait fait cette très juste observation anthropologique que l'homme n'a pas les dents longues et les intestins courts sans côlon des animaux carnassiers et il en avait déduit que l'homme « à l'état de nature » devait être frugivore, comme les singes africains. Mais c'était sans compter sur les particularités de l'empathie humaine. Certes, Rousseau fait par ailleurs de l'empathie le fondement de la morale humaine et il observe que nous éprouvons une « répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible ». Mais il n'imagine pas que l'empathie puisse être utile pour devenir carnivore. Or l'empathie est à double tranchant, elle n'est pas toujours altruiste. L'empathie est une disposition à comprendre l'altérité et à imaginer les mondes qui ne sont pas les nôtres, et les usages de cette merveilleuse faculté peuvent être divers : compassionnels, certes, mais aussi stratégiques, agressifs, séducteurs. Pouvoir nous mettre à la place d'autrui nous permet d'explorer son intériorité, d'accéder à ses perceptions et ses intentions, mais cela ne nous oblige en aucune manière à nous soumettre à ses intérêts et à renoncer aux nôtres. Les humains utilisent couramment leur empathie dans la vie sociale pour trouver les bons arguments qui leur permettront de convaincre les autres d'adhérer à leurs plans ou pour déjouer les stratégies de leurs rivaux. Dans mes travaux précédents, j'ai montré que, par leurs techniques rituelles, les chamanes prennent souvent la perspective des esprits afin de les duper, par exemple en leur adressant des flatteries et en leur offrant une figurine au lieu d'un véritable animal ou humain sacrifié. À la chasse, les humains explorent la perspective de l'animal qu'ils veulent piéger ou qu'ils traquent afin d'anticiper ses craintes, ses goûts, sa vision, ses réactions. Ils s'efforcent de lui donner une vision fausse de la réalité par des leurres auditifs ou visuels afin de le tromper. Pendant la période du rut du cerf, les chasseurs tuva* reproduisent admirablement le brame et frappent avec des bâtons contre les arbres pour attirer un mâle désireux d'en découdre avec un adversaire. Il faut évidemment connaître précisément le comportement, les désirs et l'univers sonore de l'animal pour être capable de le leurrer. Les loups ne chassent pas les cerfs de cette manière. Le leurre comprend souvent une part d'identification maîtrisée avec l'animal. Dans certaines régions de Sibérie et en Californie les chasseurs approchaient les cerfs à quatre pattes et en portant une tête de cerf, tandis qu'en Alsace certains nemrods** s'enduisaient d'urine de biche. Partout, nous voyons des humains produire des leurres visuels et auditifs pour attirer leurs proies. Les anthropologues Nils Bubandt et Rane Willerslev ont nommé ces camouflages et ces ruses le « côté sombre de l'empathie ».

Les principales théories de l'empathie reconnaissent qu'elle a eu un rôle fondamental dans l'évolution des humains, tout en montrant qu'elle n'a rien d'unique et qu'elle plonge ses racines phylogénétiques dans la socialité d'autres espèces. L'empathie et la capacité de lire les intentions et les représentations d'autrui ont certainement un rapport étroit avec le fait que les humains doivent coopérer beaucoup plus que les autres grands singes pour survivre : pour se nourrir, pour former des couples, pour prendre soin de leurs petits. Mais ces théories se concentrent sur l'empathie entre humains et négligent généralement le fait que l'écologie pléistocène dans laquelle s'est déroulée notre évolution était très différente des univers urbains dans lesquels vivent désormais la majorité des humains. Nos ancêtres habitaient des environnements où les interactions avec d'autres espèces que les humains (des proies et des prédateurs) n'étaient pas moins vitales que les relations entre humains. C'est pourquoi il est essentiel de s'interroger sur l'origine de l'empathie humaine envers les autres espèces, sur son écologie et son évolution.

La psychologie expérimentale montre que les enfants sont très tôt capables de prêter des intentions à un objet qui se déplace de façon imprévisible. Amenés à observer un prédateur et une proie, les enfants de différentes cultures expliquent intuitivement que le prédateur veut saisir la proie et que celle-ci veut s'enfuir. Ils forment donc des hypothèses sur les désirs et les stratégies des animaux pour donner un sens à leurs mouvements et attitudes. Une grande part des comportements animaux sont interprétés par les mêmes mécanismes psychologiques que ceux qui traitent par ailleurs les comportements humains. Ainsi la « théorie de l'esprit » qui désigne nos dispositions à explorer les états mentaux des autres pour les comprendre s'applique non seulement aux humains mais aussi aux animaux. On appelle souvent anthropomorphisme cette tendance à interpréter les comportements d'autres espèces sur la base de la psychologie humaine et certains y voient un biais inapproprié ou même condamnable. Or le préhistorien Steven Mithen a raison d'observer que l'anthropomorphisme est « universel parmi tous les chasseurs modernes et son intérêt est qu'il peut considérablement améliorer la prédiction du comportement d'un animal. Même si un cerf ou un cheval ne pense pas ses stratégies de quête de nourriture ou de mobilité de la même manière que les humains modernes, imaginer qu'il le fait peut s'avérer une excellente manière de prévoir le lieu où l'animal se nourrira et la direction dans laquelle il pourrait se déplacer ».

Nos plus proches cousins, les chimpanzés, sont de piètres chasseurs : ils ne tirent de la chasse que 5 % de leur alimentation et ne prennent que de petites proies. Les humains au contraire en chassent de bien plus grandes que ce que l'on pourrait présumer sur la base de leur taille. En Afrique, les *Homo habilis* chassaient déjà le

même genre de proies que des lions alors qu'ils étaient quatre à dix fois plus petits. Notre ancêtre commun avec les chimpanzés était probablement frugivore, comme les autres grands singes. Ce qui a permis le développement de la chasse chez l'humain, c'est l'invention des outils (armes d'estoc et armes de jet), mais aussi l'aptitude à observer les autres animaux et à pénétrer mentalement dans leur monde afin de mettre en œuvre ruses et stratégies. Baptiste Morizot formule ces faits avec talent dans sa réflexion philosophique sur l'art du pistage : les chasseurs sont « *voués* à trouver des choses *absentes*. Pour cela, dépourvus de nez, il fallut éveiller l'œil qui voit l'invisible, l'œil de l'esprit ». Le pisteur *explore les mondes animaux en faisant émerger l'invisible du visible.*

Les travaux des anthropologues Louis Liebenberg, Lorna Marshall et Mathias Guenther ont montré les ressorts extraordinaires d'observation, de déduction, d'imagination et d'empathie qui unissent les chasseurs-cueilleurs san d'Afrique australe, hommes et femmes, aux animaux qui les nourrissent. Avant la traque, le chasseur ressent dans le corps des tapotements correspondant, selon lui, aux taches que l'antilope qu'il poursuivra porte sur son pelage. Pour tenter d'attirer l'animal, il peut revêtir un déguisement, comme une tête d'antilope avec ses cornes. Puis vient une longue poursuite à pied qui peut durer jusqu'à cinq heures, le temps d'épuiser l'animal. Les chasseurs san pratiquent, entre autres techniques, la méthode de la chasse persistante (ou chasse à l'épuisement) fondée sur le fait que l'humain a développé de plus grandes capacités d'endurance que les autres animaux. Le pisteur doit interpréter les traces de sa proie sur le sol pour comprendre ses mouvements et déjouer ses stratégies de fuite. Pour cela, il se met mentalement à sa place, visualisant par l'imagination son corps et ses mouvements. Les raisonnements à l'œuvre dans l'interprétation des traces sont fondés sur l'aptitude à imaginer des relations causales, au point que Liebenberg y a vu l'origine de la méthode d'enquête scientifique.

À mesure que la course-poursuite progresse et que l'épuisement gagne l'un et l'autre, le chasseur se sent fusionner psychiquement avec l'animal. Quand enfin celui-ci s'arrête et lui fait face sans plus chercher à fuir, en un échange de regard, l'homme se voit lui-même dans les yeux de sa proie. Le chasseur karoha expliquait à Liebenberg : « Ce que tu vois, c'est que maintenant tu as pris le contrôle de son esprit. Tu as saisi son esprit. Ses yeux ne sont plus sauvages. Tu as emmené l'antilope koudou dans ton esprit. »

Si l'identification de l'humain avec l'animal s'accomplit par le déguisement et l'exploration mentale dans la chasse persistante, elle est aussi jouée et vécue publiquement lors des transes rituelles et des initiations des San. Quand un garçon a tué sa première antilope et quand une fille a ses premières règles, des cérémonies incluant danses et scarifications les identifient avec l'animal. On voit combien il serait erroné d'opposer un monde des « représentations symboliques » et un monde des « réalités techno-économiques », comme l'a longtemps fait l'anthropologie. L'identification mentale aux animaux dans les rituels et les mythes est profondément enracinée dans des techniques concrètes qui assurent aux chasseurs-cueilleurs san leur subsistance au quotidien. Le rituel et la technique engagent une même capacité imaginative à explorer les mondes au-delà de l'humain.

La méthode de la chasse persistante est probablement très ancienne. Plusieurs indices paléoanthropologiques donnent à penser qu'elle se serait développée il y a environ deux millions d'années, entraînant à la fois l'adaptation de notre squelette à la course d'endurance, notre absence de fourrure facilitant la transpiration (ce qui nous évite l'hyperthermie) et, sur le plan cognitif, notre aptitude à déchiffrer et interpréter des indices. Tôt dans l'évolution humaine, les techniques de traque, battue, piégeage et capture auxquelles participent hommes et femmes ont donc probablement à la fois favorisé et bénéficié du développement de l'imagination exploratoire et de l'empathie trans-espèces.

Pour explorer les mondes des espèces non humaines, nous avons mobilisé des ressources cognitives telles que la théorie de l'esprit pour deviner leurs représentations et leurs intentions, le raisonnement causal de façon à prévoir et expliquer leurs comportements, mais aussi le voyage mental pour imaginer leur vie collective, leurs tanières et leurs usages du territoire.

De cette manière, dans notre évolution, se sont associées de façon inextricable la violence de l'exploitation et l'aptitude à imaginer des mondes différents du nôtre. Notre rapport aux êtres non humains est à la fois métabolique et affectif. J'ai résumé ce paradoxe en désignant l'humain comme un «prédateur empathique ».

Ce paradoxe moral a sans doute d'abord concerné les animaux, mais nos capacités d'empathie ne se limitant nullement à eux, le même problème s'est étendu à d'autres entités. Les compétences cognitives et imaginatives des humains leur ont permis d'explorer les points de vue des plantes qu'ils mangeaient, des arbres dont ils prélevaient l'écorce, du feu qui les réchauffait, de la terre qu'ils ouvraient pour y prélever des racines ou des silex à débiter.

S'intéresser aux mondes propres de tous ces êtres a permis de développer un sens de l'observation et d'acquérir des quantités extraordinaires de connaissances botaniques, zoologiques et écologiques.

Charles Stepanoff, ***Attachements,*** La Découverte, 2024, pages 38 à 43.

* Peuple sibérien.

** Habile chasseur, en référence au personnage biblique Nemrod.

Tournez la page s.v.p.

CONSIGNES DE L'ÉPREUVE :

1 - **RÉSUMER** ce texte en 250 (DEUX CENT CINQUANTE) MOTS.

On tolère 10 % en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).

Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné : par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.

2 - **DONNER UN TITRE** au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots). La qualité du titre compte dans le barème d'évaluation de la copie.

3 - **INDIQUER LE NOMBRE DE MOTS UTILISÉS** en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (50, 100, 150, etc) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.

N.B. :

On entendra par ***MOT*** l'unité typographique limitée par deux blancs, par deux signes typographiques, par un signe typographique et un blanc ou l'inverse. Ainsi : « ***l'*** » compte pour un(***1***) mot et « ***c'est-à-dire*** compte pour quatre (***4***).

Cette convention est celle des travaux de statistique lexicale (B.O.E.N. no 27-07/83).

Exception : les lettres euphoniques ne sont pas comptées comme mot. Ex. : « ***a-t-il*** » compte pour deux (2) mots, t étant la lettre euphonique. Tolérance : tout nombre (cardinal ou ordinal) sera compté pour un seul mot. Ex : 1988, XXI^{e}.